

Parlers canadiens-français au théâtre

« *Les Belles-Soeurs* »

de Michel Tremblay



La Compagnie des Deux Chaises, troupe de Montréal, a présenté l'hiver dernier à Paris une œuvre de grand mérite, *les Belles-Soeurs*, du jeune auteur québécois Michel Tremblay, pièce destructrice, cruelle, drôle, réaliste, incantatoire, dérisoire et magnifique, écrite tout entière en joul, parler populaire québécois (1).

Observateur au regard aigu, se refusant à toute concession car la vérité ne peut être amputée sans être détruite, Michel Tremblay met en pièces les mythes : les victimes ne sont pas belles à voir. Ce qui ne justifie pas les privilégiés et les nantis, au contraire. La pièce décrit une réalité sociale particulière, très localisée dans l'espace et dans le temps, mais elle exprime une vérité universelle : le destin commun de ceux qui se trouvent au bas de l'échelle, aliénés dès l'enfance et pris dans l'engrenage.

Le sujet tient en quelques lignes. Quinze femmes d'un quartier ouvrier de Montréal, dont l'existence a la monotonie, la platitude et l'absence d'ouverture d'une vie de pauvre, se retrouvent dans la cuisine en formica d'une parente qui a gagné un million de timbres-prime et les a conviées à une *party* de collage, car il faut de l'aide pour coller un million de timbres. Cette *party* est l'occasion d'une longue conversation entre ces femmes, qui révèle progressivement leur jalousie, leur envie, leur mesquinerie, leur égoïsme, leur hypocrisie, leur sécheresse, leur



Michel Tremblay

révolte, leur désespoir. Ces quinze femmes du peuple, pitoyables et odieuses, qui dépouillent leur mère, leur sœur ou leur amie de la manne tombée du ciel, l'empêchant ainsi de s'évader du sort commun, parce que « c'est pas moé qui aurais eu c'te chance-là », sont d'une présence fascinante. C'est qu'elles expriment avec un naturel au delà de tout éloge, dans la langue qui est celle de leur milieu, la vérité nue de leur condition. Une condition d'esclave, malgré le formica et la télévision, parce qu'elle exclut le choix : femmes « tannées d'mener une maudite vie plate » jour après jour, femmes « poignées à gorge qui y vont rester de même jusqu'au bout ».

Le recours au joul est ici une nécessité psychologique, qui donne à la pièce sa vérité humaine. Il aurait été simplement absurde de faire parler



les « belles-sœurs » autrement. Langage parlé, au vocabulaire dru et pittoresque, mais à la syntaxe pauvre et contaminée par les anglicismes, abâtardi par l'introduction de termes anglo-saxons plus ou moins francisés (strappeuse, ma journée à la shop, faire la smatte) et par des déformations phonétiques (des émittes : des limites ; chus : je suis), le joul n'est pas ici un parti-pris littéraire.

Le joul



Si l'on s'en tenait à l'origine du mot *joul* (cheval → chual → choual → joul), on ne verrait dans le parler qu'il désigne qu'une prononciation particulière du français universel. En fait, l'originalité du joul porte aussi sur le vocabulaire, où les vieux mots de terroir se mêlent aux calques de l'anglais, et même sur la syntaxe. Le joul n'est pas, il s'en faut, la langue de tous les Canadiens francophones, mais plutôt celle des habitants des campagnes et des faubourgs des grandes villes québécoises. Tenu depuis toujours à l'écart de l'édition, comme aussi de la presse, de la radio et de la télévision, il a fait son apparition dans la littérature il y a une dizaine d'années lorsque de jeunes auteurs l'ont utilisé pour secouer la "dictature des lettrés" en recourant à une contre-langue maternelle opposée au français des livres comme à l'anglais. Cette utilisation a soulevé de vives controverses au Québec, où presque tous les écrivains s'expriment dans une langue qui ne diffère de celle de leurs confrères français que sur d'infimes points de détail.

C'est un moyen d'expression qui colle à la réalité humaine qu'il exprime. Est-ce à dire que la pièce ne pouvait être écrite qu'en joul ? Pas forcément. Elle aurait pu être écrite dans le parisien des faubourgs, en parler berrichon ou en cockney, mais sûrement pas en français châtié ni en anglais d'Oxford. ■

1. La pièce a été jouée à l'Espace Pierre Cardin sous le patronage du ministère des affaires extérieures du Canada. Le livre a été édité par Leméac, Montréal, 1972.